

ETC



## L'effet Titanic

Biennale de Montréal '98, Centre international d'art contemporain de Montréal, Montréal. Du 27 août au 18 octobre 1998

Alain Houle

Number 45, March–April–May 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35457ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Houle, A. (1999). Review of [L'effet Titanic / Biennale de Montréal '98, Centre international d'art contemporain de Montréal, Montréal. Du 27 août au 18 octobre 1998]. *ETC*, (45), 34–37.

## MONTREAL

### LA BIENNALE DE MONTREAL : L'EFFET TITANIC

Biennale de Montréal '98, Centre international d'art contemporain de Montréal, Montréal. Du 27 août au 18 octobre 1998



Mark Wallinger, *Angel*, 1997. Vidéogramme, 7' 30". Édition de 10 + 2 AP. © Mark Wallinger. Courtoisie: Anthony Reynolds Gallery, Londres.

Ainsi, la *Biennale de Montréal* est née dans la controverse, reflétant l'absence d'unanimité régnant dans le milieu des arts visuels... Pourtant, l'idée de lancer une biennale répond davantage à la nécessité, pour le CIAC, de se renouveler que du désir d'un égo démesuré soucieux d'épater la galerie. En effet, la formule des *Cent jours d'art contemporain* qui, depuis 1985, constituait un des événements majeurs à Montréal, manifestait des signes évidents d'essoufflement. Cette situation n'est pas étrangère à la crise du financement public que traverse actuellement tout le domaine artistique. La gestion des institutions culturelles n'échappe pas à l'injonction de la logique marchande : croître ou périr...

Évidemment, lorsque Claude Gosselin, du CIAC, annonça le projet au printemps dernier, il exprima le souhait que la Biennale devienne un rendez-vous de calibre international. À l'ouverture, il eut beau souligner qu'il s'agissait d'un premier essai, certains attendaient de pied ferme sa biennale *internationale*...

Eh quoi, vous nous aviez promis un *beau grand bateau* et l'on se retrouve avec une *épave*, échouée dans le

Vieux-Port... Comme si l'installation de Chen Zhen — une structure pour les sans-abris (de l'art contemporain ?), une pièce fort réussie, était appelée à devenir officiellement l'œuvre emblématique de cette biennale qui prenait l'eau de toutes parts... Car la critique a réagi avec virulence, n'hésitant pas à agrandir les brèches du navire, voire à réclamer la tête du capitaine Gosselin...

Ce dernier avait arrimé l'événement à une thématique fort vaste certes, mais qui se voulait rassembleuse : la poésie, l'humour et le quotidien... La manifestation, placée sous le signe de la multidisciplinarité, était composée principalement de trois expositions : *Les Capteurs de rêves*, *C'est la vie* et *Transarchitectures*, regroupant pas moins de 75 créateurs à la production dissiminée en divers sites.

Si l'on pouvait s'attendre à ce que la critique tienne compte des faiblesses inhérentes à tout coup d'essai, qui aurait pu prédire que l'on assisterait à une telle escalade verbale ? La réaction en chaîne des principaux médias écrits, qui en laissa plus d'un perplexe, mérite qu'on en résume la teneur.



Gilles Mihalcean, *Autoportrait de Dieu (pour mon père)*, 1998. Bois tourné et plâtre; 229 x 183 x 122 cm. Collection de l'artiste. Photo: Guy L'Heureux. Courtoisie CIAC, Montréal.

Pour la petite histoire de la réception critique de l'événement, soulignons qu'il appartient à Blake Gopnik, un jeune blanc-bec de Toronto, d'avoir battu ses confrères montréalais de vitesse en sonnant l'halali, et ce dès le 29 août – soit 2 jours après l'inauguration de la Biennale, dans les colonnes du *Globe & Mail*. Ses propos outranciers furent vite repris et commentés – avec délectation, chez certains – par les représentants de la presse francophone.

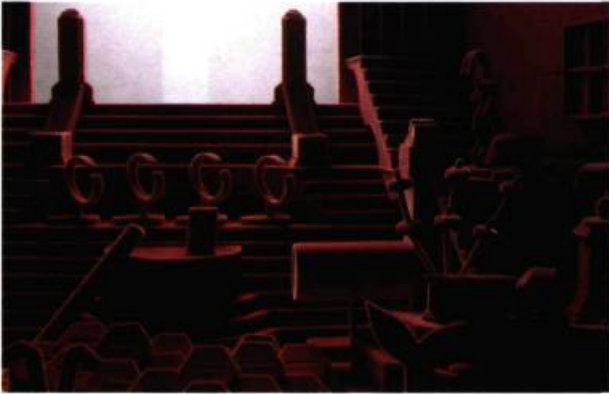
Gopnik décréta, *ex-cathedra*, que si on avait été à l'école, Gosselin n'aurait pas mérité la note de passage. Il lui reprochait de privilégier la quantité à la qualité et d'obliger le visiteur à faire le tri entre des œuvres d'inégale valeur. Comme si toute exposition de groupe, à plus forte raison une biennale, n'était pas de nature à nous obliger à exercer notre propre jugement...

Quoi qu'il en soit, la plupart des critiques exprimèrent leur « désapointement » (Henry Lehmann, *The Gazette*), « succès mitigé » pour J.-J. Bernier (*Vie des arts*), « résultat inégal et pas de nature à soulever de grandes passions » ajoute Stéphanie Bérubé (*La Presse*). Dans le *Voir*, Stéphane Aquin fut particulièrement sévère, qualifiant la Biennale de « tiède, inégale, sans rythme et sans relief ». Son compère Stéphane Baillargeon enfonça le clou en première page du *Devoir*, dans un texte intitulé *La logique du fourre-tout*, dans lequel il reprenait sensiblement les mêmes arguments qu'Aquin. Enfin, pour boucler la boucle, Jennifer Couëlle estime que « cette manifestation peine à offrir une prise sur le flux actuel des arts visuels » (*Art Press*).

Face à ce positionnement monolithique de la critique, il ne s'est trouvé qu'une seule voix pour défendre



Asta Gröting, *EIS*, 1995. Projection vidéo, 28'18". Caméra: Martin Kressig. Courtoisie: CIAC, Montréal.



Charles LeDray, *Jewelry Display Window*, 1998. Détail.  
Bois, tissu, acier (nickelé) et verre; 102 x 137 x 112 cm.  
Courtoisie: L'artiste et Gorney, Bravin and Lee, New York et CIAC, Montréal. Photo: Guy L'Heureux.



Chen Zhen, *Pied-à-terre*, 1996-1998. Bateau de pêche, bois, métal, vêtements, pneus, barils, bidons et objets divers; 7 m x 13 m x 5 m. Production: CIAC, Montréal. Photo: Guy L'Heureux; courtoisie: l'artiste et le CIAC en collaboration avec la Société du Vieux-Port de Montréal.

publiquement, dans *Le Devoir*, la Biennale, celle de l'historienne de l'art Rose-Marie Arbour. S'inquiétant avec raison de ce consensus virulent : « les mêmes jugements sur les mêmes choses », elle poursuit : « Mais surtout, ce qui est suspect, c'est le ton définitif et sans appel des détracteurs ».

Madame Arbour, bien que consciente des lacunes de l'événement, manifeste des préoccupations qui devraient nous concerner tous, quant à la survie et à la diffusion de l'art actuel : que faut-il faire à l'avenir ? Car, comme le reconnaît pourtant lui-même Stéphane Aquin, Claude Gosselin est « l'un des rares joueurs encore peut-être capables d'entraîner l'énergie du fragile milieu des arts visuels ».

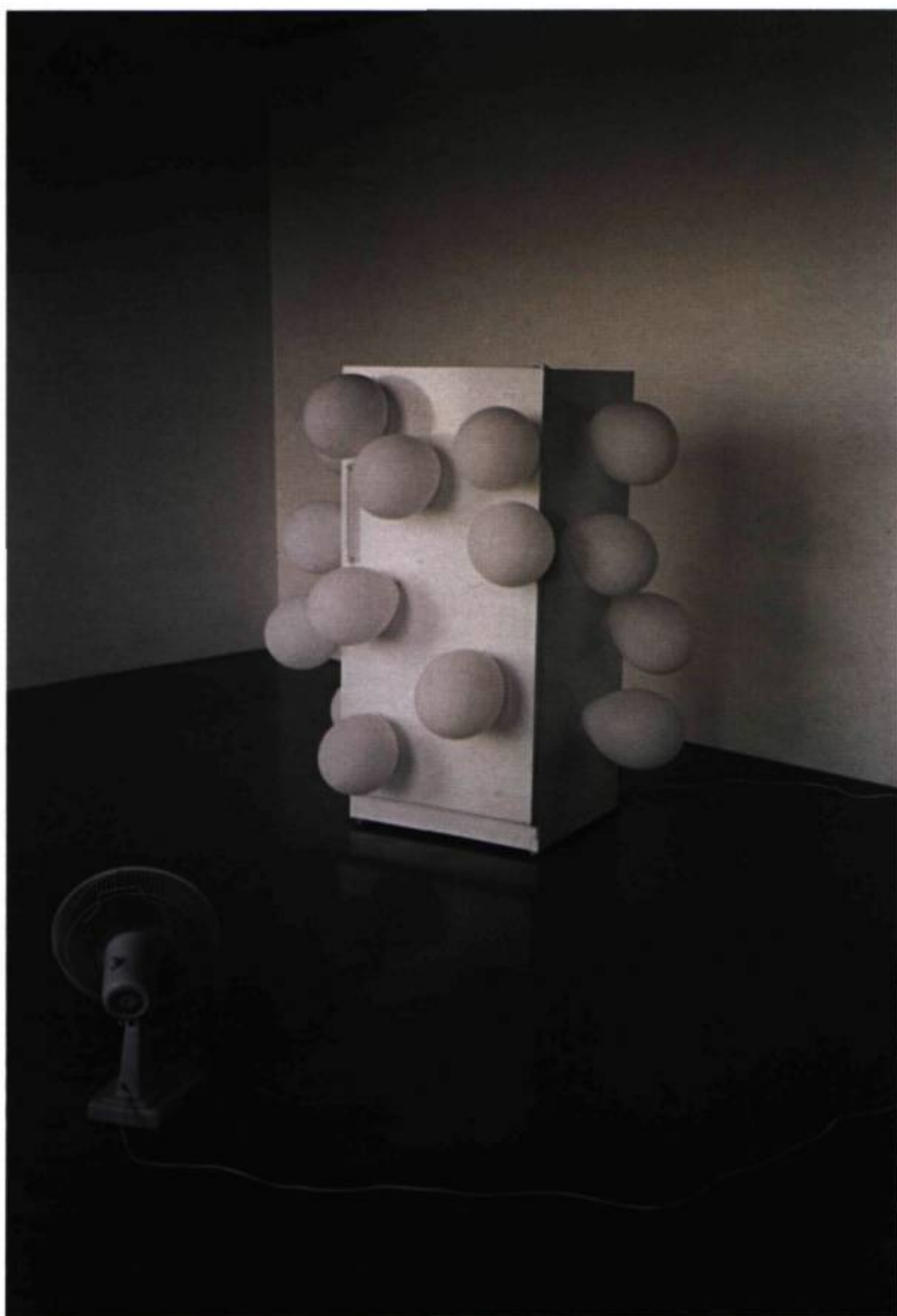
Ceux qui ont suivi l'évolution de l'état des choses n'ont pas été sans remarquer le positionnement bien tardif du critique patenté des arts visuels au *Devoir*, Bernard Lamarche, dans l'édition du 19 septembre. En véritable arbitre du débat et avec le ton posé qui le caractérise, Lamarche apporte un certain nombre de nuances à des propos de ses confrères. Bien qu'il se défende de vouloir « sauver les meubles », entendons le bateau, pour filer la métaphore, il n'en arrive pas moins à ménager la chèvre et le chou...

Dans un premier temps, M. Lamarche défend l'intégrité de la profession de critique d'art en rappelant à Madame Arbour – sans la nommer – que « L'unanimité n'est pas toujours suspecte », sous-entendant qu'il ne fallait pas voir dans l'ensemble des propos incriminants un complot anti-CIAC. Il n'en condamne pas moins les propos exacerbés tenus par Gopnik. De même, il réfute l'interprétation de la « logique du fourre-tout » formulée par Baillargeon. Dans le genre, « la Biennale de Montréal ne fait pas pire qu'ailleurs », citant en exemple les deux divas typiques : Venise et Kassel. Toujours selon Lamarche, si la réussite de la Biennale fait effectivement problème, cela tiendrait principalement à trois raisons, soit 1) une absence de contexte de lecture approprié des œuvres, 2) l'inégalité des œuvres présentées, 3) un « manque d'appétit pour la trouvaille ».

Toujours à titre de comparaison, le budget de 1,45 millions de la Biennale de Montréal, une somme considérable en soi, demeure bien en deçà des 4\$ millions de la récente Biennale de Lyon. Quant à la réputée *Documenta* de Kassel, qui dispose de pas moins de 17\$ millions, si elle avait connu un taux de fréquentation inégalé lors de son avant-dernière édition en '92, elle s'est pourtant soldée par un fiasco monumental, l'an dernier. Comme quoi l'expertise et l'argent ne sont pas tout, encore faut-il avoir de la suite dans les idées... La dernière *Documenta* aurait souffert du même syndrome que notre Biennale, à savoir un rendez-vous manqué avec le sens...

Par définition, l'art qui se fait n'aura jamais la vie facile. De plus, il comporte des temps forts et des temps faibles. Les lignes de force ne sont pas toujours aussi marquées. La Biennale de Montréal, de par l'hétérogénéité de la production présentée, était certes de nature à susciter la controverse.

Il demeure quand même surprenant que des professionnels de la critique, qui ont à commenter régulièrement



Claude Lévêque, *Love me tender*, 1998. Ballons blancs sur réfrigérateur, ventilateur, sono, diffusant en boucle *Love me tender* d'Elvis Presley; 1, 60 x 0, 70 x 0, 70 cm.

des démarches qui sont souvent loin d'aller de soi, se soient déclarés soudainement si désespérés. Comme si tout à coup, on ne comprenait plus rien à l'art qui se fait...

Si la Biennale de Montréal avait décerné un « Grand Prix », nul doute qu'il serait allé à l'Américain Charles Le Dray, tant la réaction de la critique et celle du public le soir du vernissage furent enthousiastes. Plusieurs ont souligné le caractère « étonnant » de ces pièces « séduisantes ». Pourtant, ces œuvres n'atteignent pas cette plénitude de sens qui ferait défaut à tant d'autres propositions décriées. Comme quoi la question irrésolue du sens de l'œuvre n'est pas toujours un obstacle aux joies plus sereines de la délectation...

Que retenir de cette mosaïque composite d'œuvres présentées à la Biennale ? De ces pièces jugées inégales,

redondantes pour certaines, qui n'auraient pas grand chose à dire dans d'autres cas ou encore qui n'arriveraient pas à le dire assez clairement, devrait-on conclure que l'art actuel vogue à ce point à la dérive ?

Dans ces eaux troubles et traîtresses, le capitaine Gosselin parviendra-t-il encore longtemps à maintenir contre vents et marées le cap du CIAC ? Nul doute qu'en bon élève, il songe déjà à rectifier le tir de la prochaine édition, afin de faire pencher l'unanimité dans l'autre direction. Et que l'art contemporain puisse prendre le large et continuer à nous déranger dans nos certitudes...

ALAIN HOULE